

VOLTAIRE.

“La foudre roule encore sur la tombe de l'impie et annonce le Dieu qui lui survit”

Barruel.

On avait vu dans les temps les plus reculés, des hommes, couverts du manteau de la philosophie, secouer le joug de leur raison, enseigner des erreurs, et s'élever même contre le respect dû à l'auteur de la nature. Mais ces hommes étaient en petit nombre, et leurs enseignements, renfermés dans une étroite enceinte, étaient presque sans danger pour l'état. Il était réservé au dernier siècle de voir une secte impie se déchaîner contre toutes les institutions divines et humaines : c'est tout dire, il était réservé au dernier siècle de voir naître Voltaire.

Cet homme, dont le nom seul rappelle tant de scandales, naquit le 20 Février 1717 de François Aroux, ancien notaire de Châtelet, et de Marguerite Daumart. Ce fut chez les Jésuites que Voltaire puisa cette éducation qu'il devait employer plus tard à la ruine de ses bienfaiteurs. Ses précepteurs eux-mêmes ne furent pas longtemps sans prévoir ce qu'il serait par la suite, et le père Lecjay lui dit un jour qu'il deviendrait le porte-étendard de l'incrédulité. Envoyé aux écoles de droit, après ses études, la sécheresse de la jurisprudence ne tarda pas à rebuter cet esprit inconstant qui ne se reposait sur rien, et ne savait que voltiger d'objets en objets; aussi se tourna-t-il entièrement du côté de la poésie. L'alliance qu'il fit en suite avec l'abbé Chaulieu, *ex epicuri grege porcus*, acheva de corrompre ce cœur qui jusque là n'avait été que trop fidèle à recevoir l'impression de tous les vices. Quelques tems après, certains méfaits contre le gouvernement lui valurent d'être renfermé pour un an à la Bastille. Au sortir de là, l'accueil peu favorable qu'eurent ses pièces de théâtre, et quelques autres causes l'obligèrent de passer en Angleterre où il fut bien reçu du roi George 1er.; ce fut là qu'il publia cette *Henriade* dont on a fait tant de bruit, et dont la plus grande qualité, je crois, est de posséder une grande vertu soporifique.

Il retourna en France en 1728, et craignant que ses lettres philosophiques ne lui valussent une seconde visite à la Bastille, il songea à la retraite, et se retira sur la terre de la Marquise de Châtelet. Durant cet intervalle, il se mêla de faire de la physique, envie qui ne le tourmenta pas fort longtemps. Bien des fois déjà, Voltaire avait demandé d'être admis à l'académie française; mais ses sollicitations avaient toujours été vaines, lorsqu'enfin en 1745, ses vœux furent exaucés, et les portes de l'academie lui furent ouvertes. Un peu plus tard, une pension de 22,000 livres que lui fit Fredé-

ric, roi de Prusse, l'attacha à ce monarque; mais la fierté excessive de Voltaire le fit bientôt disgracier et il se retira à Genève, où il mit tout en jeu pour satisfaire sa vanité et faire parler de lui, objet qu'il atteignit au gré de ses desirs.

Il demanda et obtint en 1778, la permission de revenir à Paris, où son arrivée fut un véritable triomphe; aussi l'entendait-on s'écrier dans l'ivresse de la joie que lui causait une si magnifique réception: “C'est trop, mes amis, c'est trop, vous me faites mourir de plaisir.”

La fatigue des visites et des répétitions théâtrales lui firent contracter une maladie que son grand âge ne lui permit pas de supporter. Il donna d'abord lieu d'espérer qu'il rétracterait ses erreurs, et qu'il mourrait dans le sein de cette religion qu'il avait tant de fois blasphémée; mais ses adeptes, dont il était continuellement entouré, voyant leur condamnation dans son retour à Dieu, empêchèrent qu'il n'eût aucune communication avec les ministres de l'évangile, et il mourut dans des transports bien propres à dé tromper ceux qui ont pu être séduits par ses erreurs.

A de rares talents, Voltaire joignait un esprit des plus vifs et des plus pénétrants, et s'il n'eût pas été philosophe, il n'aurait pas été une des moindres gloires de son siècle; mais son orgueil excessif lui faisant dédaigner de suivre les traces de Racine et de Bossuet il voulut se frayer une route nouvelle à la gloire, et c'est ce qui le perdit. Son goût dominant le portait à rire de tout, à ridiculiser tout, et à-tout-propos; aussi cette humeur caustique lui valut-elle bien des désagrémens. Voltaire a écrit dans tous les genres; il a fait des tragédies, un poème épique; il a été orateur, historien, enfin que n'a-t-il pas été? Il a essayé toutes les manières d'écrire, et n'a réussi parfaitement dans aucune; de sorte qu'on peut dire de lui qu'il a été tout et n'a été rien. Tous ses ouvrages portent le caractère de l'incrédulité, ou du libertinage, aussi ne peut-on sans un extrême danger, les mettre entre les mains des jeunes gens.

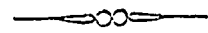
Rien n'égale la fureur avec laquelle il combattit sans cesse la religion, et rien n'égale non plus la lâcheté avec laquelle il dirigeait ses attaques. Publiait-il quelque pamphlet impie! c'était toujours sous quelque nom emprunté. Jetait-on sur lui des soupçons? on le voyait alors faire ses protestations d'attachement à l'église; il allait même, le sacrilège! jusqu'à la sainte table pour recevoir et profaner le corps de J. C.; il n'était personne enfin dans tout le royaume qui parût plus dévot que Voltaire. On connaît cependant cette formule diabolique par laquelle il terminait toutes

ses lettres à D'Alembert, à Diderot et à ses collaborateurs impies: Ecrasons l'infâme! Ecrasons l'infâme! On n'ignore pas non plus ces paroles épouvantables qu'il aimait tant à répéter: “Il faut étrangler le dernier des rois avec le boyau du dernier des prêtres.”

C'est Voltaire et les autres partisans de la secte philosophique que la France doit surtout accuser pour la perte de cet esprit religieux qui l'avait rendue jusque là si heureuse; c'est à eux encore qu'il faut attribuer la destruction de l'ordre si éminemment recommandable des Jésuites, et sans leurs criminels écrits, la France n'aurait peut-être pas à déplorer les malheurs de tant de révolutions.

Voltaire, disait il y a quelques années un orateur Canadien, Voltaire voulut rire de Dieu et de son œuvre; et ce rire sacrilège, ce rire de Cham volant de bouche en bouche, gagnant les cours des princes, (les impudents!) se répéta par la bourgeoisie, descendait jusque dans la bouche de l'artisan.... Dans vingt ans, disait-il, Dieu aura beau jeu; ... tout le monde connaît les incidens de ce jeu, de ce drame terrible dont les acteurs furent les premières victimes.

PHILAPIDE.



Un rustre épilouquant sur la langue. — Où vas-tu, bon-homme? — Tout devant moi. — Mais je te demande où va le chemin que tu suis. — Il ne va pas, il ne bouge. — Pauvre rustre! ce n'est pas cela que je veux savoir; je te demande si tu as encore bien du chemin à faire aujourd'hui. — Nanan dà, je le trouverai tout fait.



ÉPITAPHE.

DU MARÉCHAL DE SAXE, MORT ÂGÉ DE 55 ANS.
 Son courage l'a fait admirer de chac. 1.
 Il eut des ennemis, mais il triompha. 2.
 Les rois qu'il défendit sont au nombre de. 3.
 Pour Louis, son grand cœur se serait mis en. . . . 4.
 Des victoires, par an, il gagna plus de. 5.
 Il fut fort comme Hércule et beau comme Tyr. . . 5.
 Pleurez, braves soldats, ce grand homme hic ja. . 7.
 Il mourut en Novembre et de ce mois le. 8.
 Strasbourg centient son corps en un tombeau tout. 9.
 Pour tant de *Te Deum*, pas un *De profundis*. . . 10.

Le mot de la dernière énigme est RUSTRE.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié: la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*, et les externes chez M. Adolphe Legaré. Agent à la petite salle, M. Alfred Thibodeau.

P. A. MARMET, *Gérant.*